

**Lectures** | **Reading**  
**de** | ***La Nouvelle***  
***La Nouvelle*** | ***Héloïse***  
***Héloïse*** | **Today**

publié sous  
la direction de

edited  
by

**Ourida Mostefai**

Pensée libre, n° 4

Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau  
North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau

Ottawa 1993

**CANADIAN CATALOGUING IN  
PUBLICATION DATA**

Main entry undert title:

Lectures de la Nouvelle Héloïse =  
Reading La Nouvelle Héloïse today

(Pensée libre ; no. 4)  
Text in French and English.  
Includes bibliographical references.  
ISBN 0-9693132-3-3

1. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-1778.  
Nouvelle Héloïse. I. Mostefai, Ourida  
II. North American Association for the  
Study of Jean-Jacques Rousseau. III.  
Title: Reading La Nouvelle Héloïse  
today. IV. Series.

PQ2039.L43 1993  
848'.509 C94-900020-5E

**DONNÉES DE CATALOGAGE  
AVANT LA PUBLICATION (CANADA)**

Vedette principale au titre:

Lectures de la Nouvelle Héloïse =  
Reading La Nouvelle Héloïse today

(Pensée libre ; no. 4)  
Texte en français et en anglais.  
Comprend des références  
bibliographiques.  
ISBN 0-9693132-3-3

1. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-1778.  
Nouvelle Héloïse. I. Mostefai, Ourida  
II. Association nord-américaine des  
études Jean-Jacques Rousseau. III. Titre:  
Reading La Nouvelle Héloïse today. IV.  
Collection.

PQ2039.L43 1993  
848'.509 C94-900020-5F

Ouvrage publié grâce au concours de l'Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau, grâce à une subvention des Services Culturels français de Boston, et grâce à l'aide de la Faculté des Arts et des Sciences de Boston College.

The publication of this volume was made possible by the cooperation of the North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau, by a grant from the French Cultural Services in Boston and by the support of the Graduate School of Arts and Sciences at Boston College.

© Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau / North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau, 1993.

ISBN 0-9693132-3-3

Collection « Pensée libre » dirigée par Guy Lafrance.  
Revision de textes, typographie et mise-en-page par Daniel Woolford.

*Pensée libre* series editor: Guy Lafrance.  
Text editing, typesetting and layout by Daniel Woolford.

Imprimé au Canada  
Printed in Canada

**L'INTÉRIEUR ET L'EXTÉRIEUR :**  
**ÉTUDE DES LETTRES PARISIENNES**  
**DANS LA NOUVELLE HÉLOÏSE**

La recherche d'une retraite, d'un lieu clos, protégé et indépendant du monde, fournit un des motifs dominants de *La Nouvelle Héloïse*. Dans les deux premières parties du roman, les « asiles » amoureux comme le bosquet ne sont qu'éphémères et les retraites du Valais et du domaine d'York se révèlent utopiques. Cette difficulté à trouver un lieu propre à préserver l'intimité de Saint-Preux et Julie prend une acuité particulière dans la seconde partie, lorsque Saint-Preux est envoyé à Paris se faire une place dans la société. Les valeurs sociales du monde parisien, associées aux apparences, à l'inauthenticité, à l'aliénation, s'opposent directement aux besoins nés de la relation amoureuse : le primat du cœur, le rassemblement intérieur, l'élévation vers le bien moral. Dans les lettres échangées entre Julie et Saint-Preux lors du séjour à Paris de ce dernier (lettres 10 à 27), on examinera les manifestations de la puissance corruptrice de la grande ville, les stratégies de défense et les remèdes adoptés par les amants, et leur ultime défaite.

Remarquons d'abord que l'entrée de Saint-Preux dans le monde naît de son expulsion du domaine d'Étange, qu'il s'agit donc d'une entrée réticente, forcée. D'autre part, le séjour est approuvé par Julie elle-même, qui désire voir Saint-Preux se faire une place sociale suffisante pour surmonter le mépris du baron d'Étange. Une tension en résulte : le texte paraît s'engager dans la voie du roman d'ascension sociale, mais cette direction est immédiatement inversée, puisque pour son héros, le séjour implique une chute dans le monde loin de Julie, dans un monde dégradé par la seule absence de l'amante.

Le terme même de « monde » se définit confusément à la suite de cette double prémisse : c'est le lieu de la perte virtuelle, le *mundus immundus* où l'âme amoureuse est exilée; mais ce peut être aussi un terrain de prouesses, où Saint-Preux se fera chevalier et apôtre de la vertu incarnée par Julie : « cette immortelle image que je porte en moi

me servira d'égide [...] c'est maintenant pour sa gloire que je dois vivre. Ah, que ne puis-je étonner le monde de mes vertus<sup>1</sup> [...] » (220). C'est encore le domaine de la division : Saint-Preux y entre à la fois amputé — Édouard dit de lui à Julie : « je ne vois pas ce qu'il seroit sans vous », (198) — et lesté par le poids de son amour qui l'ancre dès le départ en retrait — en deçà, au delà — du monde.

La lettre en « viatique » que Julie lui écrit à son départ (II, 11) renforce cette division par son ambiguïté. D'abord, elle y met elle-même en place la dichotomie qui structurera les lettres parisiennes : la division étanche entre la vertu née de l'amour et les valeurs du monde. La morale est étroitement liée à la passion : « n'abandonne jamais la vertu et n'oublie jamais ta Julie » (223); tant que le souvenir des premières amours demeurera, écrit Julie, « il n'est pas possible [...] que le charme du beau moral s'efface dans ton ame » (225). Une nette opposition est marquée entre le « divin modele » intérieur que Saint-Preux trouvera en « rentr(ant) au fond de [s]on ame » (223), et l'extériorité du « monde et de [s]es affaires ». En élaborant une stratégie de protection, Julie trace dans le même geste le cercle d'une exclusion. Elle fournit à Saint-Preux le cadre d'un monde comme dehors impératif.

Mais quel est le but de la présence de Saint-Preux à Paris? Il s'agit, sous la protection d'Édouard, de « tenter de venger le mérite oublié des rigueurs de l'infortune » (221), le seul expédient, « la seule ressource » qui restent pour compenser la basse naissance de Saint-Preux aux yeux du père de Julie, le baron d'Étange. La conduite en société ne sera pas l'exploitation de possibilités jusqu'ici réprimées, mais la répétition de l'exercice des qualités que la passion a déjà révélées dans toute leur excellence possible. Seul le père aveuglé par les préjugés exige la sanction sociale des talents « naturels » de Saint-Preux, et c'est pour satisfaire à cette demande viciée que le jeune homme s'engage dans les voies du monde. Le séjour naît donc d'un besoin factice, inauthentique car extérieur aux besoins propres de la passion.

C'est pourquoi Julie, qui souscrit à ce projet<sup>2</sup>, en rejette néanmoins les conséquences morales, en demandant « Que serviroit-il [...] »

1. Les indications de pages pour toutes les citations tirées de *La Nouvelle Héloïse* renvoient au tome II des *Œuvres complètes* de J.-J. Rousseau (Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1964).
2. « C'est sous les auspices de cet homme respectable [Édouard] que tu vas entrer dans le monde; c'est à l'appui de son crédit, c'est guidé par son expérience, que tu vas tenter de venger le mérite oublié des rigueurs de l'infortune » (221) et

de gagner au dehors pour perdre encore plus au dedans? » (225) tout en souhaitant la réussite sociale de son amant. Elle place ainsi Saint-Preux face à un dilemme, qu'elle pense résoudre par une distinction entre fin et moyen : « il te ne manquoit pour obtenir les honneurs du monde que d'y daigner prétendre, et j'espere qu'un objet plus cher à ton cœur te donnera pour eux le zele dont ils ne sont pas dignes » (222). Saint-Preux ne devrait s'engager dans l'action qu'en surface, tout en se dégageant en profondeur, ce qu'il refuse : « [...] il faudroit employer (pour réussir socialement) des moyens [...] que tu m'as interdits toi-même » (263). Il rejette radicalement la compromission suggérée par Julie et transforme son statut de « parvenu » virtuel en « philosophe » : « mon objet est de connoitre l'homme, et ma méthode de l'étudier dans ses diverses rélations [...] » (242).

Ce changement de direction ne supprime néanmoins pas le problème de l'engagement. Pendant son séjour, Saint-Preux doit faire face à une série de questions suscitées par le statut d'« observateur » qu'il a adopté. La question théorique de sociologue : comment comprendre le monde (au sens mondain) sans s'y enliser? est doublée de la question morale qui lui correspond : comment vivre au milieu de la corruption sans y tomber soi-même? Une question psychologique en découle : comment vivre l'amour à distance, et dans la grande ville? La question de l'enjeu de l'intrigue la suit : comment gagner Julie sans la perdre? On voit combien l'extériorité de Saint-Preux à l'égard du monde parisien est à la fois nécessaire et menacée, combien aussi il est peu utile de parler de la « critique sociale » dans ces lettres parisiennes sans prendre en compte les énormes distorsions créées par le point de vue de Saint-Preux. Il importe d'en suivre les mouvances, l'évolution cahotique, dont la source est à trouver dans les structures de la grande ville : le monde du désordre et des inversions ne peut qu'engendrer des perceptions troublées<sup>3</sup>.

---

« Vois quelle riante perspective s'offre encore à toi; vois quels succès tu dois espérer dans une carrière où tout concourt à favoriser ton zele » (221-22).

3. Du reste, le personnage et l'éditeur lui-même prennent soin de souligner le manque d'objectivité des pages sur Paris. Dès le début, l'éditeur se félicite dans une note d'avoir conservé intacte cette série, malgré la tentation de les faire « fort différentes » : « je me dis qu'un jeune homme de vingt-quatre ans entrant dans le monde ne doit pas le voir comme le voit un homme de cinquante, à qui l'expérience n'a que trop appris à le connoître » (231). Bronislaw Baczko l'a indiqué : « [...] le propre de toutes ces descriptions (du 'monde des apparences') est leur suggestivité [...] Les situations d'aliénation donnent lieu à des descriptions riches [...] en significations psychologiques où toute la problématique de l'alié-

Saint-Preux évoque son extériorité pour justifier à la fois son manque d'action, les restrictions de son champ d'observation et le contenu de ses lettres à Julie. Après avoir mentionné que la protection d'Édouard ne lui ouvre que les milieux aristocratiques (235-36), il souligne l'opposition entre le philosophe (trop éloigné du monde) et l'homme du monde (trop engagé dans le monde)<sup>4</sup> pour aboutir à une troisième possibilité, elle-même une aporie : « un homme qui voudrait diviser son tems par intervalles entre le monde et la solitude, toujours agité dans sa retraite et toujours étranger dans le monde ne seroit bien nulle part » (246). Telle est la situation de Saint-Preux, mais que l'hypothèse ci-dessus ne décrit qu'obliquement : car c'est comme amant et comme roturier qu'il vit un déplacement permanent dans la zone inconfortable aux confins de « nulle part ».

Puisque la place idéale demande une impossible simultanéité, il se dispense à la fois de la tâche d'observateur exact et d'une entrée réelle dans le monde. La solution adoptée le voue à la superficialité : « Je suis réduit à m'abaisser pour m'instruire, et ne pouvant jamais être un homme utile, à tâcher de me rendre un homme amusant<sup>5</sup> » (246). Il revêt le masque de l'homme du monde, sans le devenir, sans doute, mais s'enfermant dans le système des apparences (de l'extériorité) qu'il condamne lui-même. La dualité de perspective entre philosophe et homme du monde s'est elle-même effacée; sous le masque ne peut demeurer qu'une exclusion « de l'intérieur » paralysante, aveuglante.

Pour parer à cette menace, Saint-Preux fait un recueil des lettres de Julie. Ce « précieux recueil » sera un « manuel dans le monde », mais loin d'offrir des directives sur la façon d'avancer dans la société, il doit offrir les moyens d'y résister, comme « contre-poison des

nation semble être uniquement d'une déformation [...] », aboutissant à « une description phénoménologique du vécu de l'aliénation ». *Rousseau : solitude et communauté* (Paris, La Haye : Mouton, 1974) 28.

4. « Chaque objet qui frappe le philosophe, il le considère à part, et n'en pouvant discerner ni les liaisons ni les rapports avec d'autres objets qui sont hors de sa portée, il ne le voit jamais à sa place et n'en sent ni la raison ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout et n'a le tems de penser à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les apercevoir et non de les observer [...] » (245-46).
5. Se rendre utile à des hommes corrompus, est-ce se corrompre soi-même? C'est la position que semble adopter Saint-Preux. Dans *Émile*, pourtant, Rousseau ne craint pas d'obliger son élève à contribuer par le travail à une société qu'il condamne par ailleurs, car « dans la société où [l'homme] vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien [...] Riche ou pauvre, puissant ou foible, tout citoyen oisif est un fripon », *Œuvres complètes IV* (Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969) 470.

maximes qu'on y respire » (229). Chaque lettre de Julie intercalée parmi celles de Saint-Preux vise de fait à rectifier une direction jugée fautive prise par ce dernier, à contrecarrer ce qui est perçu comme une contamination. La correspondance fonctionne de ce point de vue en circuit fermé. L'apport de l'extérieur ne semble présent que pour la nourrir. Ainsi, au sein même du « torrent » du monde, Saint-Preux est tout entier tendu vers sa correspondante. Si bien que nous ne le voyons dans le monde qu'indirectement, qu'en position d'épistolier, c'est-à-dire dans la séparation, le recueillement qu'exige l'écriture, dans la distanciation qu'elle implique face à l'expérience.

Parallèlement, Saint-Preux espère purifier l'objet de sa correspondance — le monde de Paris — dans l'acte même de sa transcription, puisque cet acte est motivé de l'intérieur, par l'amour de Julie. De l'objet trompeur, le sujet tire une vérité elle-même garantie par la destinatrice; l'étrangeté est résorbée en devenant matière de la correspondance; l'observation extérieure de l'homme se fond dans l'intimité de la lettre d'amour : « pour avoir la force de supporter le fracas du monde où je suis contraint de vivre, il faut bien au moins que je me console à te le décrire » et « laisse-moi donc [...] m'animer au pur zèle de la vérité par le tableau de la flatterie et du mensonge » (243). La correspondance sépare du monde, en distancie le sortilège : « Je passe ma journée entière dans le monde, [...] et n'apercevant rien qui te ressemble, je me recueille au milieu du bruit et converse en secret avec toi » (245). Du recueil de lettres au recueillement intérieur, le lien amoureux est continu et tisse un écran sur le monde.

Mais le mal mondain s'insinue dans l'écriture même : si les sujets sont purifiés par la destinatrice, le style porte la marque involontaire d'une corruption. Telle est du moins l'appréciation de Julie qui mesure les progrès stylistiques de la contagion du monde sur son correspondant : « il y a de la recherche et du jeu dans plusieurs de tes lettres » (238); puis : « [...] l'on prendrait ces lettres pour les sarcasmes d'un petit-maitre [...] » (298), et enfin « vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres où le sens et la raison sont par tout sacrifiés à un certain tour plaisant fort éloigné de votre caractère [...] » (302). Le goût de la forme, du déguisement, du style, l'emporte sur le « ton [...] simple » du sentiment (238) et la voix du « sens et de la raison ». C'est que sa position d'épistolier définit très exactement Saint-Preux comme intermédiaire entre Julie et les Parisiens, c'est-à-dire qu'il vit à une égale distance de l'objet et de la destinataire de sa correspondance, que l'étrangeté s'insinue sur les deux fronts, par leur mutuelle et nécessaire

exclusion. La retraite épistolaire que Saint-Preux cherche à se ménager est prise entre deux feux : de l'extérieur, par la contagion du mal du monde qui envahit les mots; de l'intérieur, par les attaques de sa correspondante qui lui renvoie l'image de cette contagion.

La hantise de la contamination dans et par le monde va croissant. Paris est le lieu où la maladie de l'homme social se présente dans toute sa virulence; or Saint-Preux s'y enfonce au plus profond : « Enfin me voila tout-à-fait dans le torrent » s'exclame-t-il au début de la lettre 17; et il ajoute : « Je suis maintenant initié à des misteres plus secrets. J'assiste à des soupés privés où la porte est fermée à tout survenant [...] » (247). Il faut qu'à cet espace instable et obscur répondent la lumière et le libre espace du recueillement intérieur avec Julie : « [...] avec quel charme je rentre en moi-même! [...] Combien je m'applaudis d'y revoir briller dans tout son éclat l'image de la vertu, d'y contempler la tienne, ô Julie, assise sur un trône de gloire et dissipant d'un souffle tous ces prestiges! » (256). L'aura mystique de ce passage, la contemplation solitaire et dévote d'une Julie ensorceleuse, le terme d'« image » enfin montrent assez combien la vertu n'est pas pour Saint-Preux un « état de guerre », mais une retraite, un refuge, une fuite. Or cette retraite elle-même est compromise face à la pression du monde :

Forcé de changer ainsi l'ordre de mes affections morales; forcé de donner un prix à des chimères, et d'imposer silence à la nature et à la raison, je vois ainsi défigurer ce divin modele que je porte au dedans de moi, et qui servoit à la fois d'objet à mes desirs et de regle à mes actions, je flote de caprice en caprice [...] Confus, humilié, consterné de sentir dégrader en moi la nature de l'homme, et de me voir ravalé si bas de cette grandeur intérieure où nos cœurs enflammés s'élevoient réciproquement, je reviens le soir pénétré d'une secrette tristesse, accablé d'un dégoût mortel, et le cœur vuide et gonflé comme un balon rempli d'air » (255).

« Changer », « silence de la nature », « défigurer », « dégrader »; c'est la terminologie du *Discours sur l'origine de l'inégalité* et en particulier du passage de la préface où Rousseau évoque l'image de la statue de Glaucus<sup>6</sup>. Saint-Preux subit individuellement les altérations imposées à l'espèce humaine par l'avancée de la socialisation.

6. *Œuvres Complètes III* (Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1964) 122. Jean Starobinski commente en détail ce passage, observant : « Rester ce qu'on était; se laisser altérer par le changement : nous touchons ici à des catégories qui sont pour Rousseau l'équivalent des catégories théologiques de la perdition et du salut ». *Jean-Jacques Rousseau : la Transparence et l'obstacle* (Paris : Gallimard, 1971) 28.

Qu'on lui oppose *Émile*, qui représente « l'homme naturel vivant dans l'état de société » (*Émile*, 483), et pourrait être un modèle pour Saint-Preux. Tous deux font une entrée dans le monde en étrangers, à l'écart, en position d'observateurs. Mais la différence est fondamentale qui sépare le héros romanesque et le sujet du traité d'éducation : cette différence, c'est la prise de la passion sur la détermination morale de Saint-Preux. *Émile* arrive à Paris sous le prétexte d'y chercher une compagne, et se trouve donc libre de toute passion. D'autre part, il présente au monde une surface fortifiée dans le couple autonome qu'il forme avec son gouverneur, son législateur personnel. La moralité, l'ordre intérieur et la stabilité de Saint-Preux par contre ne dépendent pas directement d'un impératif interne, mais de l'image de l'aimée qui le médiatise : son « divin modele » sert « à la fois d'objet à [s]es desirs et de règle à [s]es actions ». La vertu est déterminée par le désir.

Que la moralité, l'ordre, la stabilité dépendent d'une image les voue à la fatalité de la distraction. Julie l'avait prévu : « hélas! Le monde et les affaires seront pour toi des distractions continuelles » (222). Si l'éparpillement l'emporte sur le rassemblement, le désordre et l'arbitraire de l'opinion sur la hiérarchie des sentiments (« l'ordre de mes affections »), c'est que la force unificatrice manquait d'élan autonome. L'efficace de l'image de Julie est équivoque : source de moralité et occasion de l'affaiblissement de cette moralité.

On observe en effet en Saint-Preux une périlleuse tension entre la dénaturation causée par les forces du monde, et la dénaturation beaucoup plus nuancée que produit l'amour comme passion exclusive, obsessive. Les forces du monde jouent en même temps, et indissociablement, contre la « nature de l'homme » et contre l'individu amoureux puisque l'homme moral qu'est Saint-Preux l'est par l'amour. Comparons à nouveau Saint-Preux « au cœur vuide et gonflé comme un ballon rempli d'air » à *Émile* : « ce n'est pas l'affaire d'un moment de corrompre des affections saines qui n'ont reçu nulle altération précédente et d'effacer des principes dérivés immédiatement des premières lumières de la raison » (*Émile*, 661-662). Le mal du monde n'envahit l'« intérieur » de Saint-Preux que parce qu'il est déjà offert à l'envahissement; la place est déjà ouverte au prestige des apparences parce qu'elle est « altérée », comme la lettre de la conversion de Julie le démontrera<sup>7</sup>. La plénitude intérieure que l'amour offre dans la solitude

7. « Enfin que le caractère et l'amour du beau soit empreint par la nature au fond de mon âme, j'aurai ma règle aussi longtemps qu'il ne sera point défiguré; mais

cède, s'effondre certes dans le monde parce qu'elle appartient à un ordre différent : celui de la contemplation, de l'immobilité, du retour à soi, quand l'ordre du monde est d'action, de projection, de changement. Mais c'est aussi parce que cette plénitude est elle-même née de « prestiges » : c'est une Julie « assise sur un trône de gloire » qui dissipe « d'un souffle » les prestiges du monde...

Tournons-nous maintenant vers un autre symptôme de l'affaiblissement de la force intérieure de Saint-Preux. Julie lui envoie un portrait d'elle-même, « talisman » pour combattre « le mauvais air du pays galant » (264). S'il existe en apparence une nette séparation entre la matière parisienne et les échanges à propos du portrait, la problématique de la féminité et particulièrement de la parure et de la pudeur les lie étroitement. Saint-Preux en effet reprend ces notions appliquées aux Parisiennes, dans la critique du portrait. L'amant découvre avec indignation que la corruption de la ville atteint l'image de Julie par de troublantes similitudes. Par exemple le « désordre (du) sein » (293) de Julie rappelle le « corps » « largement échancré » des Parisiennes (267); et sur les joues de Julie, « on diroit que c'est du rouge artificiel plaqué comme le carmin des femmes de ce pays » (291). Ainsi, le portrait qui devait dissiper « le mauvais air du pays galant » s'en révèle tout imprégné : l'anti-poison est empoisonné. L'épisode illustre, littéralement, la défiguration de l'image de Julie. La menace de l'invasion de l'intérieur par l'extérieur est ici mise en abyme, avec une clarté accrue parce que le portrait vient à Saint-Preux de l'extérieur pour lui renvoyer une image déjà altérée de l'intérieur : « je vois ainsi défigurer ce divin modele que je porte au dedans de moi ».

De surcroît, Saint-Preux, après avoir critiqué sévèrement les Parisiennes, annonce à leur propos : « pour peu qu'on les fréquente assidûment, pour peu qu'on les détache de cette éternelle représentation qui leur plait si fort, on les voit bientôt comme elles sont [...] » (273). Il découvre à une partie de campagne que « les grâces familières et naturelles effac(ent) insensiblement les airs apprêtés de la ville », qu'elles offrent « une société agréable et douce », que leurs rires ne sont pas « de raillerie mais de gaieté, comme ceux de ta Cousine », (274);

---

comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres sensibles de modele auquel on puisse la comparer? Ne sait-on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, et que la conscience s'altère et se modifie insensiblement [...] dans chaque individu selon l'inconstance et la variété des préjugés? » (358).

enfin leur charité lui fait dire : « quand ce seroit Julie, elle ne feroit pas autrement » (275). Ainsi, les Parisiennes à la campagne se mettent à ressembler à Julie, et Julie dans son portrait ressemble aux Parisiennes. Le jeu de la ressemblance est périlleux, car il invite à un processus de réversibilité. Que l'extérieur puisse s'effacer au profit de l'intérieur signifie la possibilité du contraire, à savoir que l'image de Julie subisse altération, défiguration, voire oubli.

L'épisode des prostituées qui conclut la série des lettres parisiennes sous la plume de Saint-Preux (II, 26) ne fait que pousser cette direction à son comble. Il invoque certes encore l'« honorable et chère image » de Julie, mais pour constater sa présence « dans un lieu désormais si peu digne d'(elle) » (294). Le bastion de la retraite intérieure est sur le point de s'effondrer. Saint-Preux découvre que l'espace intérieur peut se vider jusqu'à l'« ivresse » pour laisser place aux mécanismes du monde, en ne préservant de l'image [...] qu'une image. Cette dernière peut demeurer, inerte et distante, alors que le « je » est projeté dans le « torrent » des apparences « [...] le souvenir des plus vrais plaisirs de l'amour n'a pu garantir mes sens d'un piège sans appâts, et d'un crime sans charmes » (294). Loin de s'être éloigné du monde, c'est au contraire au plus profond de sa corruption qu'il a abouti. Le « cabinet reculé » de la prostituée<sup>8</sup>, c'est l'inversion, la perversion de la retraite amoureuse par excellence, le « sanctuaire » de la chambre de Julie. La retraite est devenue repaire. Le domaine jusqu'ici sacré de la volonté et de la conscience entièrement subordonnées à la volonté de Julie a été envahi. Saint-Preux n'embrassera donc de la grande ville que la séduction extérieure, dans son expression la plus dégradée.

En choisissant la sexualité<sup>9</sup> pour clore son traitement de l'aliénation dans les grandes villes, Rousseau prolonge et rompt à la fois la continuité thématique de son roman. En effet, il y a rupture parce que le lien exclusif qui unissait Julie à Saint-Preux est brisé. La force intérieure conférée par l'amour ne tient pas contre le monde; l'autonomie amoureuse est un leurre. Mais cet épisode, poussant à son

---

8. « L'ivresse ne tarda pas à m'ôter le peu de connoissance qui me restoit. Je fus surpris, en revenant à moi, de me trouver dans un cabinet reculé, entre les bras d'une de ces créatures [...] » (297).

9. Puisque Saint-Preux ne cherche pas activement à pénétrer les classes supérieures à la sienne, il est protégé de la corruption par l'argent ou le pouvoir telle que la subit Gil Blas, ou de la corruption sexuelle motivée par l'ambition qui atteint Jacob dans *Le Paysan parvenu*.

paroxysme la dénonciation des apparences, n'est qu'un moment de la dialectique du roman : Saint-Preux se présente comme étranger à son aventure, déjà ailleurs. Le point le plus profond de sa chute dans l'aliénation est aussi le moment de son réveil.

La réponse de Julie au « récit affreux » de cet épisode (II, 27) entreprend de déconstruire, pour la recentrer, toute l'expérience mondaine de Saint-Preux. Julie reproche à ce dernier d'avoir joué le jeu du monde : « ce vernis extérieur et changeant qui devoit à peine fraper vos yeux, fait le fond de toutes vos remarques [...] » (298); la critique des apparences serait vouée par nature à l'extériorité, par contagion. L'erreur de Saint-Preux est de s'être confiné aux cercles aristocratiques, ceux-là même où la maladie du paraître est la plus extrême. Il s'est ainsi limité à la superficialité d'un milieu qui ne représente qu'une infime fraction du monde. La fréquentation d'autres classes (la bourgeoisie, le peuple), d'autres êtres (les philosophes authentiques, les femmes) lui eût permis de découvrir les « ressorts éternels du cœur humain, le jeu secret et durable des passions » (298). On obtient donc ici un croisement de perspectives : Saint-Preux, qui a vécu l'expérience parisienne de l'intérieur — relativement à Julie — n'y a vu qu'apparences et s'est laissé envahir par elles; Julie, d'une perspective extérieure à ce monde, en perce l'extériorité pour y deviner une « secrète » humanité.

Selon Julie, seule une classe restreinte subit réellement la corruption que Saint-Preux dénonçait comme généralisée. Car il existerait des types ou catégories échappant partiellement, en société, à la dénatura-tion : les femmes, les « sages », les « honnêtes bourgeois », le peuple. Julie réhabilite la société, réconcilie l'être et le paraître, et rejette la critique des apparences dans un domaine social étroitement circonscrit.

Saint-Preux se serait en quelque sorte déclassé parmi les amis d'Édouard, et aurait perdu accès à l'homme. Est-ce à dire qu'il avait tout à perdre en s'élevant, tout à gagner en s'abaissant ou demeurant dans sa classe? Il faut bien en revenir à la situation romanesque, et rappeler que Saint-Preux est en dernière instance à Paris pour acquérir un prestige social aux yeux du père de Julie. S'il ne peut être à Julie, c'est bien parce qu'il n'est qu'« un quidam sans azile » (169) « sans nom et sans état ». Le discours social de Julie élimine commodément la raison première de la présence de son amant, et inscrit les marques de l'humanité précisément là où elles n'étaient pas viables pour Saint-Preux : dans la bourgeoisie ou le peuple. Saint-Preux a cru échapper à la définition sociale de la valeur en soulignant la vanité d'une

telle définition dans la classe la plus disposée à y croire. En dernière analyse, sa position est plus conséquente que celle de Julie. En limitant ses observations au cercle de l'aristocratie, en exhibant la vacuité de ses membres, il anéantit de fait tout le discours social d'une Julie faisant partie de cette classe. Car Julie, soumise à la volonté de son père, souscrit  *nolens volens*  aux valeurs du baron. Or les valeurs du père rejoignent celles des vains aristocrates de Paris. La position de Julie est de fait susceptible d'être retournée en pur verbiage, « babil », sophisme.

On a vu que d'une part, la motivation du séjour parisien de Saint-Preux est extérieure aux besoins internes de la relation des amants, et que d'autre part la vertu de Saint-Preux est trop dépendante de l'image de Julie pour préserver sa stabilité. La difficulté de la position du héros dans la société — le paradoxe de l'engagement désengagé — s'ajoute à la confusion progressive de l'image de Julie avec les objets contaminés du monde pour mener Saint-Preux chez une prostituée, c'est-à-dire au cœur de la corruption.

Puisqu'à Paris les objets les plus propres au recueillement intérieur — les lettres, l'image de Julie — sont eux-mêmes touchés par l'ambiguïté des apparences, puisqu'aussi l'intégration sociale, même dans la position d'observateur, ne peut être accomplie qu'en faisant le jeu des valeurs condamnées par la passion, une autre direction doit être prise : ce sera la retraite de Clarens, communauté entièrement organisée en opposition à Paris, dont la tâche sera de faire correspondre l'intérieur à l'extérieur, et où Saint-Preux pourra dire : « la paix est au fond de mon ame comme dans le séjour que j'habite » (527).

*Laurence Mall  
Swarthmore College*